

Va, vis et deviens

Parle à la lune

Va, vis et deviens — France / Belgique / Israël 2005, 140 minutes

Philippe Jean Poirier

Number 241, January–February 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47806ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poirier, P. J. (2006). Review of [*Va, vis et deviens : parle à la lune / Va, vis et deviens* — France / Belgique / Israël 2005, 140 minutes]. *Séquences*, (241), 40–40.

VA, VIS ET DEVIENS PARLE À LA LUNE

Radu Mihaileanu se sert de *l'Histoire* comme d'un puissant levier pour raconter celle, plus intime, de ceux qui sont à sa merci. *Va, vis et deviens* est porté par le souffle d'un fervent humaniste. André Gide soutenait que « c'est avec les beaux sentiments que l'on fait de la mauvaise littérature ». Le cinéaste français d'origine roumaine réussit presque à nous prouver le contraire.

Philippe Jean Poirier

Le film s'ouvre en plein désert, dans un camp de réfugiés. La famine sévit et seuls les Africains de confession juédique sont visés par une opération de sauvetage israélienne. La fiction s'inscrit sur un fond historique : l'Opération Moïse a bel et bien eu lieu en 1984. Dans ce camp, une mère chrétienne cède son fils à une femme soudanaise autorisée à partir. L'enfant arrive en Terre sainte en un morceau, mais il n'est pas au bout de ses peines. Il devra porter le lourd secret de son identité, en plus d'être confronté à l'intégrisme religieux de certains dirigeants. Mihaileanu propose la vision d'un individu qui est habité par deux pulsions : celle qui le pousse à rester fidèle à son essence propre, originelle, et celle qui veut qu'il se laisse changer par l'Autre. L'altérité enchêrira la vie de Schlomo.



La figure maternelle se superpose à celle de Dieu

Un titre plus commode que poétique résume les trois grandes parties du film : « va », « vis » et « deviens ». On voit Schlomo lorsqu'il est enfant, adolescent, puis jeune adulte. Une judicieuse sélection d'acteurs porte ses fruits à l'écran. Le jeune Moshe Agazai livre une performance exceptionnelle. D'autre part, la composition de l'image colle bien aux trois segments du récit. À la sortie du désert, par exemple, les couleurs ternes cèdent le pas aux couleurs vives, du bleu et du rouge surtout.

Un vibrant hommage à la mère traverse tout le film. Schlomo se penche plus d'une fois à la fenêtre et parle à la lune, adressant des messages à sa mère éthiopienne. Ces scènes sont de toute beauté. La figure maternelle se superpose à celle de Dieu pour n'en former qu'une seule. La mère adoptive, jouée brillamment par Yaël Abecassis, pose également des gestes symboliques. Elle lèche le visage boutoné de son fils devant la foule de l'école, comme jadis Jésus touchait le lépreux. La mère prend alors l'apparence d'une figure presque christique.

Mais cela n'affecte en rien la foi humaniste du cinéaste. Elle se manifeste avec éloquence dans l'humour qu'il insuffle à ses personnages. Ce récit est évidemment moins burlesque que *Train de vie* (1998), mais Mihaileanu dénoue toutefois quelques impasses avec un humour efficace. Autre signe de son humanisme : le film regorge de figures positives. Le père adoptif de Schlomo est un homme sérieux et responsable. Il incarne les valeurs progressistes de son époque : « nous sommes de gauche, dira-t-il, nous respectons votre culte, mais nous n'y croyons pas. » Schlomo croisera le destin de gens bons et généreux à son égard.

Un vibrant hommage à la mère traverse tout le film. Schlomo se penche plus d'une fois à la fenêtre et parle à la lune, adressant des messages à sa mère éthiopienne.

Train de vie croisait les discours : un juif se déguisait en nazi, l'autre reniait sa foi pour devenir communiste. On assiste ici à ce même type de croisement. Schlomo doit se prétendre juif. Le cinéaste induit ainsi un décalage entre le discours et celui qui le porte. Mais si, dans *Train de vie*, les discours faisaient office de chapeaux interchangeables, ils prennent ici une tout autre importance. Schlomo est à un âge où il construit son identité, les discours lui sont autant de clefs ouvrant les portes du sens. Malgré cette différence, il s'agit dans les deux cas d'un outil de survie.

Le dernier tiers du film est peut-être plus faible. L'histoire piétine et quelques ellipses font décrocher. Schlomo devient médecin à Paris en l'espace d'une scène, puis part au front. La tension dramatique chute d'un cran. L'acteur ne semble pas trouver le ton à donner à son personnage. S'ajoute à cela un questionnement qui n'en finit plus avec le chef spirituel et de multiples refus à la rousse amoureuse. De quoi nous faire espérer une conclusion imminente.

Va, vis et deviens n'a pas le rythme effréné ni l'humour corrosif de *Train de vie*. On aimerait croire qu'il gagne en profondeur. C'est un pari à moitié gagné. L'hommage à la mère touche à quelque chose d'universel, il est vrai. Mais la surcharge de bons sentiments finit par agacer. Tout le monde veut le bien de Schlomo et on se demande s'il reste encore quelque chose à espérer pour lui.

■ France / Belgique / Israël 2005, 140 minutes — Réal. : Radu Mihaileanu — Scén. : Alain-Michel Blanc, Radu Mihaileanu — Image : Rémy Chevrin — Mont. : Ludo Troch — Mus. : Armand Amar — Dir. art. : Yoel Herzberg — Cost. : Rona Doron — Int. : Yaël Abecassis (Yaël Harrari), Roschdy Zem (Yoham Harrari), Moshe Agazai (Schlomo enfant), Moshe Abebe (Schlomo adolescent), Sirak M. Sabahat (Schlomo adulte), Roni Hadar (Sarah), Yitzhak Edgar (Qès Amrah), Rami Danon (Papy), Meskie Shibru Sivan (mère de Schlomo), Mimi Abonesh Kebede (Hana) — Prod. : Denis Carot, Marie Masmonteil, Marek Rozenbaum, Itai Tamin — Dist. : Séville — Cote : ★★★